

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DE L'ECRITURE SAINTE.

Au milieu des pompes de Versailles, dans ces jardins enchantés où les peuples accouraient en foule pour contempler de plus près la gloire et les magnificences du grand Roi, quelques hommes graves, pénétrés des sévères enseignements du christianisme, se retiraient à l'écart, dans des allées solitaires, pour méditer; la Bible à la main, sur la vanité et le néant de tout ce qui se meut et respire sous le soleil. Le premier de tous par le génie, Bossuet, présidait naturellement à ces promenades et à ces réunions savantes, que le suffrage de ses contemporains décora, de son vivant même, du nom important de Concile. Là, il aimait à redire à ses amis attentifs et recueillis ce que son œil d'aigle avait découvert dans les profondeurs des livres saints, et il les invitait par son exemple à puiser à la même source ces précieux trésors qui font la joie du cœur, la lumière de l'esprit, qui opèrent la conversion du monde, et réparent abondamment, dit un saint docteur, l'indigence que nous a laissée le crime de notre premier père.

Bossuet dort dans la tombe, et la mort ne rend pas sa proie. Nous ne pouvons que féliciter l'heureux siècle qu'il éclaira de ses soudaines illuminations, ou qu'il fit retentir de ses magnifiques accents, sans espérer que l'Eglise de France redonne encore au monde ce sublime interprète des livres divins, dont il vengea si souvent la vérité, et dont il transporta les admirables et touchantes beautés dans ses écrits immortels. Mais dans ces jours de lutte ardente où un système chasse un système, quand les opinions les plus diverses se poussent, s'entrechoquent et prétendent à la gloire de rendre à l'homme le rang qui lui appartient dans l'œuvre de la création, quel esprit sérieux et impartial, mettant un instant de côté ces théories mensongères que nous ont laissés que d'amères déceptions, n'éprouve le besoin de revenir à ce livre divin, où l'Eternel a révélé son existence, manifesté ses desseins, consigné ses ordres, gravé ses décrets et déposé ses promesses? Plusieurs d'entre nous ont peut-être interrogé plus d'une fois la sagesse humaine, et ils n'en ont reçu qu'une réponse de mort.

Il est digne d'un esprit grave et réfléchi de lire et de méditer ces pages où l'on scrute les profondeurs de Dieu, et de s'assurer si ce livre qui charma notre enfance, alors que nous écoutions avec une aimable avidité, d'une bouche maternelle, le récit des miséricordes du Seigneur et les prodiges de sa puissance, n'est pas toujours digne de nos respects et de nos hommages. N'est-ce pas toujours la voix de Dieu que nous y entendons, cette voix tour à tour vive et touchante, consolante et terrible, imposante et familière, soit qu'elle instruisse Israël au milieu des Chérubins éblouissants de gloire, soit que dans les jours de propitiation et de salut, elle annonce la paix, la grâce, la vérité et la miséricorde?

Après avoir créé le ciel et la terre, Dieu avait tiré l'homme du néant, et l'honorant lui-même pour le rendre respectable à tout l'univers, l'avait formé à son image, non avec le ton impérieux d'un maître, mais avec la main bienfaisante d'un ami. Pourquoi faut-il que son orgueil l'ait fait déchoir de cette origine céleste, de ce rang suprême où Dieu l'avait élevé en le tirant de la poussière?

Un crime que l'homme avait commis, mais qu'il ne pouvait expier, le séparait de son créateur, et loin de s'humilier sous sa main puissante, il provoquait chaque jour sa colère. La terre ensevelie sous les eaux n'avait pu abattre tant d'orgueil, et en présence de ce monument terrible de la vengeance céleste, sur les fondements encore ébranlés du monde, il avait songé à élever l'édifice de sa révolte. Toute chair, nous apprend l'Ecriture, avait corrompu sa voie sur la terre; ceux qui se glorifiaient d'être sages, s'étaient évanouis dans leurs folles pensées. Les anges préposés à la garde des peuples se hâtaient de les abandonner, et l'esprit de Dieu n'habitait plus au milieu de l'homme; c'était l'orgueil, la plus dangereuse des maladies, dit Saint-Chrysostôme, qui précipitait le monde dans la ruine, et le monde ne pouvait être sauvé que par les abaissements d'un Dieu fait homme. Que les philosophes, abandonnés à leurs propres forces, demandent avec anxiété sur quel point va apparaître le Libérateur et le Souverain du monde; j'ouvre les Ecritures, et je vois que tous les regards des justes sont tournés vers les collines éternelles d'où va descendre le Désiré des nations. Je prête l'oreille aux accents des prophètes, et mon cœur tressaille aux chants de joie qui saluent l'aurore de leur délivrance. Je me réjouis avec Jérusalem de ce que ses maux sont finis, et de ce qu'elle a reçu du Seigneur des grâces qui surpassent ses crimes. Déjà on répare les chemins, on aplanit les routes, on abaisse les

collines, on comble les valons, car la gloire du Seigneur va éclater, et toute la terre doit voir son Sauveur. Les ministres qui vont évangéliser sont montés sur une haute montagne, et de là ils crient à pleine voix à toutes les villes de Juda: Voici votre Dieu. Ils invitent les îles à venir de loin, les rois à se prosterner à ses pieds, ses ennemis à adorer la poussière de ses pas.

Mais quand cet événement merveilleux vient à s'accomplir, d'où vient que ce n'est plus dans les Ecritures le même langage? Je cherche la grandeur et la hardiesse des tours et des figures, la magnificence des descriptions, la pompe des images, et l'on ne me montre qu'un petit enfant qui vient de naître. *Parvulus natus est nobis.* Est-ce donc là celui qui doit réconcilier la terre avec le ciel, et accomplir le grand mystère du salut, promis depuis l'origine des siècles? Est-ce bien ce nouveau-né que le prophète appelle l'admirable, le conseiller, le fort, le prince de la paix, et l'objet des complaisances de l'Eternel? Quoi! le fils engendré avant l'aurore dans la splendeur des saints, serait l'enfant d'un jour? Le Dieu devant qui les sages tremblent et se couvrent de leurs ailes, serait étendu sur un peu de paille? et le maître du monde, qui pourvoit aux besoins des petits des oiseaux et revêt les fleurs des champs, n'aurait pas où reposer sa tête? Qu'il paraisse dans l'éclat de sa grandeur et de sa majesté, et Israël le reconnaitra pour ce monarque invincible qui va lui assurer l'empire sur tous les peuples de l'univers.

Sans doute, les débuts du christianisme sont obscurs, et son fondateur n'a rien qui paraisse le séparer du reste des hommes. Il naît pauvre, vit du travail de ses mains, associe à son œuvre quelques hommes obscurs, meurt sur une croix, comme un malfaiteur, d'une mort honteuse, trahi par un des siens, renié par l'autre, abandonné de tous; mais que de grands et de grands de cette obscurité! quelle force irrésistible parmi cette apparente faiblesse! et qu'il est facile de découvrir sous l'auguste simplicité des évangiles la majesté du Fils unique qui habite dans la gloire du Père! Il paraît dans le monde, et de la face de la terre est renouvelée, l'âme purifiée reçoit un nouveau principe d'existence, nous apprenons une nouvelle manière d'adorer Dieu, et la seule agréable à ses yeux. Promesses et espérances, dit un éloquent docteur, alliance, table, vêtement, tout en un mot, tout est devenu nouveau; au lieu d'une Jérusalem terrestre, Jésus fait descendre du ciel une nouvelle Jérusalem, ornée de la gloire du Très-Haut, et parée comme une épouse pour son époux. Au lieu d'un temple matériel et sensible, il ouvre un temple spirituel où s'offrent des hosties vivantes, et au lieu de tables de pierre déposées de la loi divine, il consacre nos membres comme le sanctuaire de l'Esprit saint. La circoncision, il la remplace par le baptême, la manne par son corps, l'eau du rocher par le sang qui jaillit de son côté, la verge de Moïse et d'Aaron par la croix du calvaire, cette foule de prêtres attachés au culte lévitique par un seul pontife, et les victimes stériles, impuissantes, par l'Agneau qui doit effacer les péchés du monde. Et ne sont-ce pas des mains liées par des langes, ou clouées à une croix, qui ont enlevé les dépouilles de Damas et de Samarie, secouru les extrémités de la terre, renversé les Dieux des nations, relevé l'homme tombé dans l'abîme, dirigé ses pas sur la route du ciel?

Et vous voudriez que l'auteur de ces merveilles ne fût qu'un simple mortel? Parce qu'il s'abaisse jusqu'à nous avec une céleste et aimable condescendance, et que ses leçons s'adressent aux enfants comme aux vieillards, aux faibles comme aux forts, aux plus petits esprits ainsi qu'aux plus puissants génies, à tous les âges comme à tous les états, vous ne reconnaitriez pas en lui la source de toute grâce et de toute vérité? Blâmez donc l'enfant de famille qui parle simplement de la gloire et des richesses de la maison paternelle.

Au reste, cette simplicité du récit évangélique n'est pas moins admirable ni moins divine que la sublimité des prophètes. Jésus-Christ, dit Bossuet, parle naturellement des secrets de Dieu, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire. Mais que ses disciples prêchent aux nations le mystère du salut, que Paul abatte aux pieds de la croix de son maître toute hauteur qui voudrait s'élever contre la science de Dieu, qu'il fasse trembler l'aréopage ou le proconsul romain sur son tribunal, il faudra bien convenir que la parole de l'Eternel est toujours pleine de vertu et de magnificence.

Qui n'aimerait donc ce livre où nous est dévoilé un nouvel ordre de choses, la régénération de la nature humaine, par les abaissements, les souffrances et la mort d'un homme-Dieu! Autrefois il n'y avait rien de plus méprisable que l'homme, dit un Père de l'Eglise: aujourd'hui rien de plus élevé

en gloire. Il était tombé au dernier rang des créatures raisonnables, aujourd'hui il occupe la première place parmi elles ; un trône royal a remplacé l'abîme où il était plongé.

Que de précieux enseignements dans l'étude approfondie des Ecritures ! qu'il est doux d'entrer dans cette école, où Dieu, dit saint Augustin, est le maître, et où il parle pour édifier, reprendre, exhorter et consoler : *schola in qua Deus auditur et docet*. Point de vice en effet que ces livres divins ne condamnent, point de passion qu'ils favorisent et à laquelle ils ne déclarent une guerre ouverte ; point de désordres qu'ils ne répriment ; point de vertu au contraire dont ils ne donnent le conseil ou le précepte ; point d'acte héroïque dont ils n'offrent de touchants modèles : Quelle simplicité de vie dans les patriarches ! Quel mépris des grandeurs humaines ! Quel amour de la pauvreté dans les prophètes, quelle intrépide fermeté à annoncer aux rois mêmes les ordres du Seigneur ! Dans Job, quel spectacle digne des regards de Dieu et des anges ! l'homme vertueux aux prises avec l'infortune ! Quels rayons de lumières jetés sur ces hautes questions qui confondent la raison humaine, l'existence du mal physique et du mal moral sous l'empire d'un Dieu puissant et bon ! Quelle sublimité et quelle empreinte du sceau divin quand le Très-Haut, du sein des nues, fait entendre sa voix formidable comme le tonnerre, et que, sans daigner expliquer ses décrets, il rappelle quelques-uns des prodiges de sa puissance !

A côté de Job viennent se placer naturellement les Psaumes. Les plaintes du roi-prophète et les soupirs du saint Arab ont une merveilleuse conformité, et pour ainsi dire, un air de famille. Tous deux ils gémissent profondément sur les misères de l'homme, et ils s'élèvent ensemble vers celui qui est plein de compassion, dont la patience est longue et la miséricorde impuisable.

Mais, tandis que la piété se fortifie, s'anime dans ces chants sacrés. le génie y puise à son tour les plus brillantes créations, les sentiments, les émotions les plus exquis, l'imagination ses plus riches couleurs, et la poésie ses plus magnifiques tableaux. Bossuet y découvre ces pensées qui ne viennent que d'en haut et qui descendent du Père des lumières ; Massillon y recueille ces admirables peintures du cœur humain où chacun est étonné et mécontent de se reconnaître ; Bourdaloue y étudie cette économie divine de la religion qu'il va dérouler d'une main ferme et puissante ; Racine n'a fait entendre une si touchante mélodie dans *Sihahie* et dans *Esther*, que parce qu'il a répété sur sa lyre les sons affaiblis de la harpe de David. Rousseau s'est élevé au-dessus des poètes lyriques en recueillant dans les livres saints ces expressions vives et pittoresques dont il a enrichi ses odes sacrées ; et plusieurs poètes de nos jours ont compris qu'ils ne seraient véritablement dignes de ce nom, qu'autant qu'ils refléteraient, dans leurs compositions, la verve et l'enthousiasme des prophètes.

Mais n'oublions pas que, pour exprimer avec bonheur les vérités sublimes que l'Esprit saint a répandues avec profusion dans les Ecritures, il faut d'abord les goûter dans son cœur. On ne peut, dit le plus grand des orateurs, bien chanter des hymnes à la louange de Dieu, que lorsque les affections de l'âme, réglées par la raison, ne tendent que vers lui.

Il avait compris cette vérité. Pélage évêque d'Hippone, que Bossuet aimait tant à citer, et nous faisons en transcrivant les paroles de ce beau génie et de ce cœur si aimant, quand il dit à Dieu avec une sorte de familiarité et d'émotion intime et pénétrante.

« O mon Dieu ! que vos Ecritures soient toujours mes châteaux délices ! que je ne me trompe pas, que je ne trompe personne en les expliquant ! Vous, Seigneur, à qui appartient le jour et la nuit, faites-moi trouver dans les temps qui coulent par votre ordre un espace pour méditer les secrets de votre loi ! Ce n'est pas en vain que vous cachez tant d'admirables secrets dans les pages sacrées : grand Dieu ! découvrez-les-moi, car votre joie est ma joie et surpasse toutes les délices ; donnez-moi ce que j'aime : car j'aime me votre Ecriture, et vous-même vous m'avez donné cet amour. Ne laissez pas vos dons imparfaits ; ne méprisez pas cette herbe naissante qui a soif de votre rosée ; que je boive de vos eaux sacrées depuis le commencement de votre Ecriture, où l'on voit la création du Ciel et de la Terre, jusqu'à la fin où l'on voit la consommation du règne perpétuel de votre cité sainte. Je vous confesse mon ignorance : car à qui pourrai-je mieux la confesser qu'à celui à qui mon ardeur enflammée pour l'Ecriture ne déplaît pas. Encore un coup, donnez-moi ce que j'aime, puisque c'est vous qui m'avez donné cet amour. Je vous le demande par Jésus-Christ au nom du Saint des saints, et que personne ne me trouble dans cette recherche ! »

L'ABBÉ DASSANCE.

LA CATHÉDRALE DE COLOGNE. (1)

J'ai toujours singulièrement aimé les vieilles cathédrales. Je trouve la raison de cette prédilection dans une particularité de mon enfance. Chacun de nous pourrait, je crois, en s'interrogeant, reconnaître à travers sa vie entière la trace d'une première impression fortement ressentie, qui aura remué une fibre cachée, pressé un ressort intérieur et déterminé par là toute une tendance, tout un mouvement d'idées ou de sentimens. Goëthe parle avec

complaisance dans ses Mémoires, (*Dichtung und Wahrheit*) de l'influence qu'exerça sur son imagination un petit théâtre qui lui fut donné en étrennes par ses parens. Il n'est pas besoin d'être un grand poëte pour avoir éprouvé quelque chose d'analogue. Tout homme, quel qu'il soit, la plus vaste intelligence ou le cerveau le plus étroit, est doué d'une secrète attraction vers l'infini qui, à divers degrés, constitue la faculté poétique ; les natures les plus grossières sont susceptibles d'une vibration qu'elles-mêmes ignorent souvent ; aucun individu, si disgracié qu'on le suppose, ne naît complètement insensible à tous les arts, et nous avons vu des idiots verser des larmes, ou pousser des exclamations de joie en entendant une belle musique.

Quant à moi, ce fut dans une église du moyen âge que j'éprouvai, pour la première fois, ces vagues et indéfinissables émotions qui, depuis, m'ont toujours attiré là où je voyais la religion glorifiée par l'art, l'art consacré et divinisé par la religion.

L'habitation de mes parens était située auprès de.... Deux fois par an nous traversions la ville de Chartres pour nous y rendre ou pour en revenir. C'était à mi-chemin. On s'y arrêta d'ordinaire à la tombée de la nuit ; je venais alors à l'église, et j'y priais le bon Dieu de tout mon cœur. La première fois que j'y entrai, je fus saisi d'un saisis étonnement, de la surprise qu'éprouve un enfant à peine sorti de la chambre maternelle, et qui voit tout à coup un édifice dont les dimensions fatiguent son regard, dont il ne peut embrasser d'un coup d'œil les bornes, perdues pour lui dans des profondeurs redoutables. Puis d'année en année je me familiarisai avec la grande église ; mes yeux en mesurant l'étendue, en appréciant les proportions. Mon intelligence en découvrait une à une toutes les beautés ; à mesure que les voiles de mon entendement tombaient devant la parole enseignée, à mesure que Dieu se révélait à moi, le temple aussi me laissait pénétrer ses mystères, et chaque pas que je faisais dans la vie était en quelque sorte consacré par une nouvelle intuition de l'église, par une plus intime compréhension de ses merveilles.

Bien longtemps encore après que les naïves croyances de l'enfance avaient déserté mon âme pour aller habiter sans doute une âme plus candide, comme un essaim de jeunes abeilles quitte la vieille ruche pour aller s'abattre sur un arbre en fleurs, je ne manquais jamais, lorsque je passais par Chartres, d'entrer à l'église et de mettre quelques sous dans la main du donneur d'eau-bénite, afin qu'il allumât dans un coin un cierge à mon intention. Je ne sais de quelles superstitions j'entourais cette flamme douce et paisible qui allait, pendant quelques heures, dissiper un tout petit coin d'ombres dans la nef silencieuse, et rattacher ma pensée à la pensée de tous les hommes qui viendraient là prier et pleurer. Je ne sais que l'attendrissement mélancolique, mais non sans douceur, remplissait mon âme à cette idée.

Je songeais à tout cela l'autre jour, en arrivant à Cologne, et en voyant se dresser dans les airs les flèches de sa cathédrale.

Entre les villes que baigne le Rhin, Cologne est la plus ancienne et la plus remarquable. Depuis le temps où les Romains y fondèrent une colonie, d'où elle a retenu son nom, elle fut au sein de la Germanie un centre de civilisation. Son importance politique et commerciale se maintint à travers les révolutions de l'empire. Elle était la résidence du premier prince ecclésiastique, de celui qui couronnait les rois. Maîtresse de la navigation sur le grand fleuve, elle tenait en main le commerce avec l'Angleterre, la France, l'Espagne, et même avec l'Orient, dont les produits lui arrivaient par l'Italie. Et pour nous, qui mettons la religion et l'art au dessus de la politique et du commerce ; pour nous, qui cherchons surtout dans la vie des populations ce qui les rattache au principe divin, le mouvement qui les fait graviter vers Dieu, Cologne a un intérêt supérieur, car elle a été le point de départ de l'architecture ogivale en Allemagne, le foyer d'où se répandit au loin le génie chrétien dans l'art. C'est Cologne qui eut un des plus beaux temples du catholicisme, et donna ainsi une grande impulsion à ce sentiment de l'infini qui tourmentait le moyen âge, et devait se révéler dans de mystérieuses constructions restées, pour la plupart, inachevées, comme d'ardents soupirs retombés sur la poitrine opprimée qui n'a pas eu la force de les exhiler tout entiers.

Dès les temps les plus reculés de l'histoire d'Allemagne, les Colonnais, peuple actif, intelligent, plein de cordialité, étaient célébrés par leur zèle pour la religion, par l'éclat et la splendeur qu'ils avaient su donner à leur culte. Ainsi que Rome, Cologne fut appelée la ville sainte ; ainsi que Rome, elle comptait, dit-on, autant d'églises ou chapelles que l'année compte de jours. Lorsqu'en 1162 sa vieille cathédrale, fondée par Charlemagne, reçut de Frédéric Barberousse les reliques des trois rois mages, enlevées au sac de Milan, elle conçut presque aussitôt la pensée de les placer dans un temple plus digne du roi des rois. Un incendie ayant, quatre-vingts ans après, consumé l'antique édifice, et d'immenses dons ayant été apportés de toutes parts aux reliques vénérées, la première pierre de la nouvelle cathédrale fut posée en 1208, par l'archevêque *Conrad de Hochstettin*. Albert-le-Grand, le savant docteur en théologie, de l'ordre des dominicains, passé, non sans quelque raison, auprès des évêques, pour l'architecte inconnu qui en traça le plan, et qui, dans la croyance du peu, le, avait de fréquentes communications avec le diable. Albert-le-Grand, comme on sait, vécut de longues années à Cologne ; il y mourut en 1250. Il s'occupait très-particulièrement d'architecture, et le passage du style arabe au style dit gothique, que l'on remarque dans plusieurs parties du dôme, semble justifier l'opinion accréditée qu'il en fut le fondateur, car ce moine, avide de science, était sans doute seul, parmi les Colonnais ses contemporains, à connaître l'architecture des Arabes.

(1) Le 4 septembre fut posée et bénite la pierre fondamentale de la cathédrale de Cologne ; nous donnerons les détails de cette cérémonie dans notre prochain numéro. Ed. M. R.

Quoi qu'il en soit, les constructions, commencées d'après un plan gigantesque, (les tours devaient avoir 500 pieds de haut) ne purent marcher que lentement; le chœur était à peine achevé que l'esprit des populations s'était déjà porté ailleurs, et que la vaste nef restait abandonnée, déserte, comme une grève dont le flot se retire. Napoléon, que l'infini tourmentait aussi, et qui se sentait peut-être une affinité secrète avec l'aspiration soudaine arrêtée, avec la grandeur, restée incomplète, de ce majestueux monument, voulut le sauver de la dégradation, et donna des ordres en conséquence. Mais sa volonté demeura sans effet, parce que les artistes français regardèrent ce chef-d'œuvre du moyen âge comme un produit de la barbarie, comme une monstruosité, une aberration de l'art, indigne qu'ils en prissent le moindre souci.

Mais bientôt une réaction devait s'opérer dans les idées. L'imitation du style grec et romain devait tomber dans le discrédit, et l'étude du moyen âge remettre en honneur nos vieilles cathédrales. La foi catholique, qui ne s'était d'ailleurs que peu affaiblie à Cologne, devait se ranimer plus ardente, par suite des différends survenus entre la cour de Rome et l'Etat prussien, ainsi qu'il arrive toujours à la moindre apparence de persécution; et lorsque fut retrouvé, dans un grenier à Darmstadt, le plan primitif de la cathédrale, sur un parchemin de 13 pieds de long, les Colonnais virent dans ce hasard un avertissement providentiel, un signe certain que la génération actuelle était destinée à la tâche de l'achèvement du dôme, et qu'à elle était réservé d'acquitter cette dette de ses ancêtres. Une superstition poétique s'empara de tous les esprits. On se persuada que la dernière pierre posée de l'édifice serait un gage de prospérité et de bénédiction pour le pays. Toutes les imaginations s'enflammèrent, toutes les idées se tournèrent vers ce seul but. Un comité s'organisa. Un homme d'un grand talent, M. Zwirner, fut choisi pour diriger les travaux. Les calculs furent faits; dix ans de tems et sept millions de thalers seront nécessaires.

Un appel a retenti dans toute l'Allemagne; des comités subordonnés à celui de Cologne se sont formés dans un grand nombre de villes; l'émulation a gagné de proche en proche. On a évoqué le sentiment de la nationalité allemande, auquel de longues discussions avaient porté atteinte, mais que notre imprudente jactance et les chances d'une prochaine guerre ont ravivé.

L'église de Cologne ne sera pas seulement un magnifique temple élevé au Seigneur par les fidèles, ce sera encore, dans la pensée des Allemands, une arche d'alliance, la consécration d'un pacte de famille, un monument de l'union des peuples sous la protection céleste, comme, dans les tems anciens, la tour de Babel fut un monument de dispersion sous l'anathème de Dieu. Et pour que vous ne me soupçonniez pas de colorer les choses d'un jour plus poétique que véritable, pour que vous ne doutiez pas de la réalité de ces sentimens, à la fois religieux et patriotiques, il me suffira de vous conter en peu de mots la cérémonie à laquelle j'assistais il y a quelques jours: solennité touchante qui symbolisait, de la manière la plus heureuse, cette fraternité allemande qui renaît, cette unité des esprits et des cœurs, des enthousiasmes et des volontés qui se rétablissent, signe avant-coureur, on peut le prédire, d'une plus formidable unité.

Par une journée d'automne, belle de la beauté grave et douce particulière aux contrées du Rhin, et qui ouvre l'âme à la perception religieuse des choses, arrivait à Cologne un bateau pavoisé. D'aussi loin qu'il avait été aperçu, les canons de la ville l'avaient salué; une population curieuse accourait sur les quais pour le recevoir. En entendant et en voyant ce mouvement inaccoutumé, je pensai que c'était quelque grand personnage, quelque altesse royale ou, pour le moins, sérénissime, et je ne songai pas à sortir de ma chambre, lorsque notre ami N... entra chez moi. "Vous aimez notre vieille cathédrale, me dit-il, eh bien! voici un tribut qui lui arrive. Voici des pierres de construction, tirées des mines de la Souabe, que la ville de Stuttgartard nous envoie; c'est un présent symbolique; c'est un gage précieux de sympathie. Aussi vous voyez quel honneur nous leur rendons. Je viens vous chercher; la remise de ces pierres entre les mains du comité va se faire, et je suis certain qu'il se dira de bonnes et pieuses choses, car nous sommes tous émus et heureux comme des enfans."

Je le suivis. Après avoir traversé à grand-peine la foule agitée et visible-ment intéressée à ce spectacle, nous montâmes à bord. Une excellente musique exécutait des airs nationaux; un chœur de voix d'hommes chanta la célèbre chanson du docteur Aradt: *Wais des deutschen vaterland?* Des discours remarquables par le sentiment et l'expression furent prononcés. Enfin, et c'est là surtout ce à quoi je veux vous rendre attentif, un député de Stuttgartard dit des strophes dont je vous citerai ici quelques-unes, afin que vous jugiez combien le symbole était compris par ces hommes simples, et comme il ressortait pur de la déclamation et de l'hyperbole qu'une chose analogue appellerait inévitablement en France.

"Puissent ces pierres que les flancs de nos montagnes ont portées, puissent ces blocs arrachés à des profondeurs ténébreuses, s'élever bientôt dans l'éther bleu de votre ciel, et resplendir aux rayons du soleil, pour que le pèlerin, venu des rives du Neckar, s'écrie en les voyant de loin: Ce sont nos pierres qui soutiennent les flèches de cette église; c'est notre sang qui coule dans les veines de ce peuple!"

"Ce n'est point une œuvre du souci humain, de la peur ou de la vanité, que nous accomplissons; nous ne bâtissons pas une demeure pour les privilégiés de la fortune; mais un temple ouvert à tous, où les cœurs simples trouveront Dieu."

"C'est une demeure où le pardon divin descendra à la voix du prêtre; où l'homme égaré dans les ténèbres retrouvera la lumière céleste; où la parole du bon pasteur appellera toutes les brebis."

"Ces cœurs allemands vous font ce don; un fleuve allemand le porte jusqu'à vous. Pareils à ces pierres qui vont être indivisiblement et éternellement unies l'une à l'autre, puissent nos esprits et nos cœurs rester inséparables à jamais."

Cette cérémonie si grave et si simple, cette députation venue de loin dans une pensée religieuse et nationale, ce langage symbolique, ces accolades fraternelles, l'art, la religion, la patrie, honorés dans une même solennité, tout cela ne me semblait pas de ce siècle. Je me croyais reporté aux beaux tems de la Grèce. L'idée qui avait inspirée cette fête était profonde, la forme aussi pure et aussi noble que nos coutumes le permettent. Ce qui manquait d'ailleurs de splendeur et de pompe au spectacle, pour être comparé à ce que notre imagination nous représente des fêtes antiques, était plus que racheté par la supériorité de l'idée chrétienne, et par la grandeur du Dieu dont le nom était invoqué.

Je suis étranger à ce pays. Le hasard m'y jette pour un jour; je n'y étais pas hier et je n'y serai pas demain; ma vie n'y a point de racines; je n'y ai pas trouvé de souvenirs; et je n'ai pas le droit d'y semer une espérance; mais telle est la puissance secrète des créations de l'art, quand elles sont consacrées aux sentimens éternels de l'humanité, tel est l'empire qu'exercent sur l'esprit ces grandes manifestations de la pensée, que j'ai ressenti en ce lieu, plus vivement que je ne l'avais peut-être jamais fait, ce que pouvait être l'amour de la patrie; cet amour indéfinissable que bornent des rivières ou des montagnes, souvent une simple ligne conventionnelle, et qui s'attache au sol plus encore qu'au langage et à la race. J'ai senti que je chérissais la terre sur laquelle la vieille cathédrale reposait ses flancs fatigués de gémissemens, le sol qu'avaient creusé ses racines de pierres. J'ai senti qu'ils étaient mes frères, ces hommes inconnus au-dessus desquels elle courbait ses arceaux protecteurs, qu'elles tenait embrassés dans ses larges nefs qui s'élèvent comme l'espérance, et semblent parfois tressaillir d'amour, quand la lumière du ciel s'avance et se retire sous leurs profondeurs sombres, comme la foi qui rayonne et s'obscurcit dans les ténèbres du cœur.

Si, comme il est permis de l'espérer, Cologne atteint le but de ses efforts; si les entrailles de la Germanie s'émouvent; si les croyants s'unissent et redoublent d'ardeur; si les élevés cette imposante protestation contre le matérialisme et le scepticisme du siècle, qui pourrait prévoir tout l'effet qu'une pareille œuvre produira sur la génération qui l'aura accomplie, et sur les générations qui naîtront dans son sein? L'église de Cologne, par ses dimensions colossales, mais surtout par la pureté de son style et la simplicité grandiose de son ensemble, sera le premier temple chrétien de l'univers. Saint-Pierre de Rome, dans son immensité, n'est déjà plus le produit d'une foi primitive, le principe divin y est altéré; l'alliage terrestre y est sensible; Saint-Pierre, avec ses magnificences un peu païennes, sa vive lumière et les lignes arrondies de sa coupole empruntée aux Romains. Il semble qu'on y respire de toutes parts l'encens des rois mages, mais l'âme y cherche en vain les parfums de Madeleine. L'église de Cologne achevée sera au contraire le symbole du christianisme resté pur de toute participation aux choses périssables. Et peut-être le peuple, frappé par cette image visible, saisi de respect ou sentant encore si puissant le souffle de cette religion éternelle, y viendra-t-il d'abord comme l'enfant dans l'église de Chartres, étonné par la grandeur du monument, puis charmé par les merveilles que l'art prodigue dans son enceinte; puis enfin peut-être y tombera-t-il à genoux, vaincu, terrassé, comme saint Paul, par l'esprit de Dieu, auquel ce nouvel élan de la foi fera une sainte violence jusque dans les conseils divins.

DANIEL STERN.

CORRESPONDANCE.

INTERVUE DE M. L'ÉVÊQUE DE ST. EUSTACHE. RIVIERE DU CHENE,

du 18 septembre au 2 octobre 1842.

M. L'ÉDITEUR,

C'est le 18 septembre dernier, le dimanche matin, que s'est ouverte dans l'église de St. Eustache, sous les auspices du Rév. P. Martin, Jésuite, la Retraite solennelle, accompagnée des exercices du Jubilé. Ce jour, si longtemps attendu, avait été annoncé la veille par le son joyeux des cloches suivant l'usage, et tous les cœurs religieux en avaient salué l'aurore avec les plus vifs transports d'allégresse. Le zèle de M. le curé avait donné l'impulsion, le village entier sembla rivaliser d'ardeur et d'empressement pour donner à la solennité toute la pompe possible. Organisation du chant et de l'orchestre, décorations de l'église, décorations simples et champêtres, il est vrai, mais où rien n'avait été épargné pour l'occasion et sous le feuillage et les fleurs, s'élevait la nudité des murs du temple nouvellement réparé, et avec elle, le souvenir d'une catastrophe lamentable..... Le chant du *Veni Creator* fut le prélude des saints exercices: puis commença la messe solennelle, accompagnée du chant et de la musique; puis vint le moment où devait monter en chaire le prédi-

cateur, dont la réputation n'était pas encore arrivée jusqu'à nous. Quelques avis préliminaires, énoncés avec clarté et précision, prédisposèrent les cœurs; mais son premier sermon fit, de suite, précéder les fruits qui devaient résulter d'une éloquence persuasive, soutenue et pleine de feu, dont les étincelles, ménagées avec art, devaient causer un embrasement prodigieux, celui de tous les cœurs, même les moins disposés... Aussi au sortir de l'église, n'était-il bruit que du nouveau Prédicateur; son éloge volait de bouche en bouche et l'on se promettait bien de revenir, le soir, l'entendre encore. Les esprits étaient déjà gagnés, les cœurs plus qu'à demi ébranlés; la victoire était certaine. Qu'il suffise de dire que l'intérêt que l'éloquent prédicateur avait su inspirer, s'accrut bien davantage, l'après-midi, et alla toujours croissant jusqu'à la dernière parole tombée de sa bouche le 16me. et dernier jour. Si vous voulez avoir la portée des flots de son éloquence, contemplez cette multitude immense accourue de toute part, malgré les travaux de la saison, pour recueillir jusqu'à la dernière de ses paroles, avec une scrupuleuse attention, un religieux silence qui n'est interrompu que par des soupirs, des sanglots et des larmes abondantes; voyez ces infortunés, traînant en gémissant, leurs lourdes chaînes de péchés, les briser à la voix de l'homme de Dieu; voyez cet élan sublime, admirez cet entraînement si général, que plusieurs particuliers se sont faits missionnaires, allant à la recherche des retardataires et les conduisant à la retraite. D'autres nourrissaient, revêtaient, logeaient les pauvres et les conduisaient à l'église. Enfin, cette victoire de la grâce a été si complète que pas un seul pécheur, non, pas un seul, au moins dans le village, n'est en arrière.

Voilà, certes, les meilleures preuves du fruit des prédications du vertueux et habile directeur de notre retraite. Tels furent les succès de l'éloquence des Chrysostôme, des Ambroise, des Massillon, des Bridaine, etc. Aussi le souvenir de ces heureux jours sera-t-il durable dans cette paroisse régénérée et reconnaissante, qui en éternisera la mémoire par un monument solennel qu'on se propose d'élever sur la place publique, à la Tempérance et à la Pévénération.

Voici maintenant l'ordre de la Retraite :

Prédicateur, le Rév. P. Martin, Jésuite.

Congressaires : MM. Mouret, Prêtre français, qui a donné aussi trois sermons; Cl. Aubry, Brais, de Lamothe, Ménard, Brunet, Desève, le P. Martin et le curé.

A Porchester : M. A. Desrochers et sa dame qui l'avaient organisé; M. le Dr. Globenski et sa dame; le D. S. Dorion et les jeunes Messieurs Mackay, Féré, Caron et Foisy.

Le chœur des chanteuses était composé des Dllles. Labrie, Mackay, Globenski, Caron, Robillard, Carmel, Gigon, Foisy, Major, Cloutier, etc.

Le dimanche de la clôture, eut lieu la procession solennelle de la société de Tempérance, en quatre compagnies, savoir :

1ère. compagnie des jeunes filles : 1re. bannière, Ste. Rose de Lima, vierge de l'Amérique, portée par le jeune F. Grignon. Les cordons, par Mdlles. Berthelot, Brousseau, Mackay.—Oriflammes, Mlles. Berthelot, S. Mackay.

2de. comp. des femmes : 1re. bannière, la Ste. Vierge. Porteur G. Féré écr. Cordons : Mmes. Laviolette, Berthelot, S. Mackay, E. Globenski. Oriflammes : Mmes. A. de Bellefeuille et Cloutier.— 2de. bannière, Ste. Elizabeth, portée par Ep. Choquet. Cordons : Mmes. Aug. et Vit. Desrochers, E. Féré, Caron. Oriflammes : Mmes. A. Gravel, H. Globenski, Guimette, G. Féré.

3me. comp. des jeunes gens : 4me. bannière, St. Jean Baptiste. Porteur, M. Dion. Cordons : F. et S. Dorion, Oliv. Poirier, G. Laviolette. Drapeaux : J. Dorion fils et M. Seers.

4me. comp. des hommes : 5me. bannière, St. Joseph. Porteur H. Globenski, écr. Cordons. Berthelot, E. Féré, S. Mackay, E. Globenski, écrs. Drapeaux : J. de Bellefeuille, Cap, Choquette, écrs.

Venait ensuite le clergé, le chœur des chanteuses et les personnes qui n'étaient point de la société de Tempérance.

La procession des 4 compagnies, au nombre de 1500 personnes, portant l'insigne national, la feuille d'érable et formant 2 colonnes d'une longueur de pas moins de 6 arpens, marchait dans un bel ordre et dans un silence parfait, qui n'était interrompu que par le chant des cantiques. La grande rue du village était bordée de sapins et de rameaux; plusieurs maisons étaient pavoisées et déployaient aux yeux, des couleurs éclatantes qui relevaient la verdure des rameaux.

La procession s'arrêta devant la maison de M. Laviolette, sous un arc de triomphe qui traversait la rue, et déroulait aux yeux les inscriptions suivantes : *Vive Jésus, Vive Marie, Vive St. Eustache, St. Jean Baptiste, St. Ignace*, et 2 larges étendards avec les noms de Marie. Là, on chanta l'hymne du patron de la Tempérance et la procession s'en revint, dans le même ordre à l'église. Le cantique

d'action de grâces ayant été chanté, à la suite du sermon et du salut, M. P. Laviolette délivra à la balustrade, au milieu des bannières, des drapeaux et d'une foule immense qui encombraient la grande église de St. Eustache, l'adresse suivante, au Rév. P. Martin, qui voulut bien faire une réponse gracieuse et pleine de sentimens, lesquelles furent accompagnées de bruyans applaudissemens.

ADRESSE DES PAROISSIENS DE ST. EUSTACHE,

au Rév. P. Martin, Jésuite.

Très Révérend Père,

Permettez aux paroissiens de St. Eustache, ici présents, de venir vous témoigner les sentimens profonds dont ils sont si justement pénétrés envers vous. S'il s'agissait de louer en votre personne, le Prêtre vertueux, le Missionnaire zélé, l'Apôtre infatigable, le Théologien profond, le Guide éclairé des consciences, le Prédicateur distingué dont l'éloquence a charmé nos oreilles, et plus que cela, a maîtrisé à la fois nos esprits et nos cœurs; peut-être pourriez-vous repousser un hommage qui blesserait votre modestie sans toucher votre cœur. Mais nous montrer reconnaissans des bienfaits signalés que vous nous avez prodigués, dans le cours de cette retraite, c'est bénir la Providence de vous avoir choisi pour être l'instrument de notre régénération spirituelle. . . . Eh! que n'avez-vous pas fait pour nous? Vous avez raffermi les justes dans les sentiers de la vertu; vous avez rappelé les pécheurs des voies de l'iniquité et de la perdition; et si malheureusement, il était resté quelques brebis égarées que votre tendre sollicitude n'aurait pu ramener au bercail, vous auriez du moins jeté dans leurs cœurs un germe de repentir, un remords salutaire qui tôt-ou-tard porteront des fruits de grâce et de salut. Nous n'avons donc plus rien à envier aux villes et aux campagnes favorisées avant nous des avantages d'une retraite, des grâces surabondantes du Jubilé. Non! au-si nos vieillards demanderont-ils à descendre dans la tombe, comme le St. homme Siméon parcequ'ils auront vu le jour du Seigneur. Les personnes d'un âge mûr fourniront sans crainte le reste de leur carrière, parcequ'elle sera désormais toute vouée à la religion, à la piété, à la pratique de toutes les vertus. Les adultes, les enfans même en bas âge, même au seuil de cette carrière, la mesureront sans crainte, parceque, leur avez-vous dit, au bout est la couronne promise à la persévérance! Gloire donc à Dieu et reconnaissance aux Ministres du Seigneur! Oui, reconnaissance à notre zèle et pieux Evêque d'avoir su choisir un Missionnaire selon son cœur et aussi selon le nôtre! Reconnaissance à M. Mouret, votre respectable collègue, qui a bien voulu s'associer à vos travaux et nous prodiguer aussi ses soins! Reconnaissance à M. M. les Curés voisins, qui ont voulu être vos collaborateurs et les émules de votre zèle! Reconnaissance à notre digne et bien aimé Pasteur du grand bienfait qu'il nous a procuré, lui aujourd'hui, si heureux de retrouver, sous sa houlette, un troupeau et docile et fidèle! Mais reconnaissance surtout à vous, Très Révérend Père, à vous l'âme de ce mouvement religieux, à vous l'auteur de toutes ces merveilles, béni soit celui qui est venu au nom du Seigneur!

Avant de vous mettre cette adresse en main, permettez nous encore d'exprimer un vœu, un regret profondément senti. La Société de Jésus, de si glorieuse mémoire ne nous était plus connue que par les livres et surtout par l'histoire du Canada où se trouvent consignés, presque à chaque page, la charité sans bornes, le dévouement héroïque de ses membres, leurs succès prodigieux dans la tâche pénible d'évangéliser les peuples de ces contrées encore barbares. . . . Edifiés, transortés, à de si touchans récits, nous regrettons de n'avoir pu être témoins d'un si beau dévouement. Mais la Providence nous a bien dédommagés, elle a comblé ses faveurs, en envoyant parmi nous un membre distingué de cet Ordre, qui fait revivre la charité, le zèle, l'érudition, les talens des illustres Enfans d'Ignace. Puisse donc la terre du Canada, jadis arrosée de leur sang, l'être encore de leurs sueurs, et pour le bonheur de ses habitans et pour la gloire de la Religion! Voilà notre vœu. Maintenant notre regret; oui, nous regrettons bien sincèrement, Très Révérend Père, que votre modestie ait arrêté le pinceau prêt à saisir et à nous transmettre vos traits devenus justement chers à tous les cœurs. Votre portrait placé parmi ceux de nos anciens et respectables pasteurs, eût été pour nous un puissant aiguillon pour nous soutenir dans le bien et nous porter à la vertu. Mais si l'art n'a pu venir embellir le sentiment, le sentiment, bien plus puissant que l'art, les a déjà gravés ces traits vénérables, au fond de tous les cœurs avec vos bienfaits, avec votre nom et toute la gloire qui s'y rattache :

Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt.

Enfin, on procéda à la distribution des feuilles de Tempérance totale. Alors M. le curé s'avança à la balustrade et dit :

“Voilà, mes chers paroissiens, d'jà longtemis que je pratique l'abstinence totale des liqueurs fortes dans toute sa rigueur, afin de pouvoir détruire, par ma propre expérience, les préjugés et les faux prétextes qu'on invoque pour ne point s'enrôler dans la Tempérance totale, si palpitante d'intérêts et des plus grands avantages, si bien développés par l'éloquent prédicateur de cette retraite. . . . Ainsi vaincu, je viens déclarer ici, devant Dieu et devant vous tous, que je serai, jusqu'à la mort, Dieu aidant, fidèle à son observance! Puisse-je vous aussi vous tous, prendre le *pledge* de cette importante et

“régénéralrice association.” Il s’agenouilla ensuite et reçut la médaille des mains du Rév. P. Martin.

Cette cérémonie et ces courtes paroles firent une impression vive et couler des larmes. Puis vinrent les autres membres; il était déjà 8 heures du soir et la foule s’écoula en silence, le cœur plein de touchants sentimens.

Le lendemain, on chanta le service des défunts de la paroisse. Le P. Martin déploya les flots de son éloquence, dans une allocution sublime, sur la piété envers les morts; enfin, dans l’après-midi, une bénédiction de Croix, chez le nommé P. Charbonneau, de la Grande Côte, termina le 16me. et dernier jour de la Retraite de St. Eustache.

10 octobre 1842.

P. S.—Nos frères séparés, habitans du village, méritent nos éloges pour leur conduite polie, au passage de la procession, la regardant défilér, chapeau bas, en silence, après avoir contribué, pour leur quote-part, à l’embellissement de la fête.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

Mgr. de Montréal est parti mardi pour faire la bénédiction de la nouvelle église de St. Charles. Il se rendra de là à Québec, accompagné de M. Trudeau, C. S.

—Le révérend M. P. Phélan vient d’être promu, par Mgr. de Montréal, à la dignité de Vicaire-Général du diocèse et de Chanoine Honoraire de la cathédrale.

ROME.

—On lit dans le *Diario di Roma*, 3 septembre :

“Les cardinaux qui composent la sacrée congrégation des Rites, ainsi que les prélats et les consultants de la même congrégation, se sont réunis le 2 août dernier, au palais Quirinal. S. Em. le cardinal Pedicini, en qualité d’exposant du procès de canonisation du vénérable serviteur de Dieu P. Pierre Camisius, prêtre profès de la compagnie de Jésus, a proposé dans cette séance la seconde discussion sur le doute relatif à l’exercice héroïque des vertus, par ce vénérable serviteur de Dieu, dont la voix et les écrits ont si fort contribué à la conservation et à l’extension de la religion catholique, principalement en Allemagne. Le postulateur de cette cause est le R. P. Augustin de la Croix, de la dite compagnie. Les défenses sont présentées par M. Pavocat Fr. Bartoleschi; la charge de procureur a été remplie par M. l’avocat J. Rosatini.

FRANCE.

GARD.—Pendant le séjour qu’a fait au Pont-Saint-Eprit un prédicant que la propagande protestante y avait envoyé, une jeune étrangère qui y réside depuis peu de temps a abjuré le calvinisme, malgré la crainte de se voir abandonnée par ses parens, malheureusement très attachés à l’erreur.

—La petite maison de l’avenue de la Révolte où est mort M. le duc d’Orléans, achetée par la liste civile, est déjà démolie, moins la façade, jusqu’à hauteur du rez de chaussée. La porte d’entrée et les deux fenêtres ont été bouchées en moellons. Dans cet état, elle forme un mur de clôture derrière lequel on a commencé les travaux de construction d’une chapelle à la Sainte Vierge, que l’on voudrait pouvoir inaugurer en 1843, le jour du funèbre anniversaire. Déjà les fondations arrivent au niveau du sol.

—Nous lisons dans l’*Artiste* :

“Près de l’emplacement qui fut témoin de l’horrible catastrophe du 8 mai, au chemin de fer de la rive gauche, on vient de terminer une petite chapelle, style quasi-gothique, qui domine la route, se voit par conséquent de très-loin, et peut contenir huit à dix personnes. Elevé par la piété d’un homme qui a perdu plusieurs des siens à cette époque, ce monument a la forme d’un triangle. De petites et légères pyramides s’élancent des angles et dépassent la toiture. Sans doute, dans l’intérieur, des tables de marbre, des inscriptions, rappelleront les noms de ceux à qui ce funèbre souvenir est consacré.”

—On a exécuté dimanche, dans l’église de Sèvres, une messe en musique qui a produit le plus grand effet. Elle est l’œuvre d’un enfant de treize ans, le jeune Renaud de Vilsbach. Ce jeune enfant avait déjà fixé l’attention de la reine et de S. A. R. Marie, la duchesse d’Orléans. L’orgue, touché par cet enfant pendant l’exécution de la messe, lui a été donné par la reine.

—A la distribution des prix, dans l’institution de M. l’abbé Poilou, à Vaugirard, on a vu s’avancer vers les cinq prélats qui honoraient la cérémonie de leur présence (Mgr. l’archevêque de Paris, l’archevêque nommé d’Avignon, l’évêque de Nancy, l’évêque nommé de Tulle, l’Internonce de Sa Sainteté), un jeune Arabe avec son burnous blanc. Il venait recevoir de la main d’un élève une chaîne et une croix d’or, souvenir commun de ses nouveaux amis de Vaugirard. Cet Arabe était Hassoumah, le neveu d’Achmet, ancien bey de Contantine, que nos soldats français n’oublieront pas de longtemps. A l’aspect de ce jeune Africain, en voyant sa joie, son bonheur et sa reconnaissance, en pensant aux espérances qui peut-être reposent sur sa tête, plus d’un cœur se sentit ému. Un jour, quand ce jeune chef sera retourné sous la tente, au milieu de ses frères du désert, des fils de Mahomet, la vue de cette croix lui rappellera, avec le souvenir de la plus cordiale hospitalité, la foi catholique qu’il est venu chercher parmi nous. Cette foi est un lien indissoluble qu’il a contracté avec la religion et avec la France.

CORSE.—Le roi a autorisé la translation dans les caveaux de la cathédrale d’Ajaccio de la dépouille mortelle de Mgr. Sébastiani de la Porta, dernier évêque de cette ville.

IRLANDE.

—Une des plus touchantes et des plus édifiantes cérémonies dont on ait été témoin depuis quelque temps en Irlande, eut lieu à Dublin le 28 du mois dernier. Ce fut la prise d’habit et l’admission au noviciat, dans ce beau et vraiment admirable couvent des *Sœurs de la Miséricorde*, *Upper-Bagot-Street*, de sept jeunes demoiselles anglaises toutes dans la fleur de l’âge et de la beauté, dont les noms sont : les deux demoiselles Hearn, les demoiselles Cenny, Hensy, Philips, MacDonnal et Boyton. Elles resteront dans le couvent tout le temps que doit durer leur noviciat, et aussitôt qu’elles auront fait profession et émis leurs vœux de religion, elles retourneront en Angleterre, leurs pays natal, pour y fonder une maison de l’Ordre de la Miséricorde. Le vénérable archevêque de Dublin, revêtu de ses plus beaux habits pontificaux, présida à la cérémonie de la prise d’habit, qui se fit avec la plus grande solennité, en présence d’un clergé nombreux et d’un grand concours de personnes les plus distinguées de la ville, qui se retirèrent toutes extrêmement édifiées des touchantes cérémonies qui l’avaient accompagnée.

—Le très révérend docteur Kennedy, évêque de Killaloe, et un grand concours d’ecclésiastiques du Décanat se sont réunis à Birr, où miss Beckett, dame de haute naissance et convertie au catholicisme, a été admise parmi les pieuses et utiles sœurs de l’ordre de la Merci, et où l’honorable et révérend M. Spencer a prêché le sermon de réception.

—Mgr. l’archevêque de Tuam a posé la première pierre d’une nouvelle église catholique qu’on va ériger à Danmore, comté de Galwoy. Le prélat a adressé à cette occasion à la foule immense de fidèles, qui étaient présents, un discours dans leur langue natale, pour les exhorter à coopérer avec leur pasteur à terminer l’érection commencée du temple sacré.

—La supérieure du couvent des Ursulines d’Ennis est arrivée de Rome à Lifford, avec la sanction et l’approbation du Pape pour établir dans cette ville un couvent de la Merci. (*Limerick Chronicle*.)

—Nous apprenons que S. S. Grégoire XVI a envoyé à M. O’Connell une magnifique croix et une médaille d’or. Le R. D. Cullen, supérieur du séminaire des Irlandais à Rome, qui va visiter l’Irlande sa patrie, est chargé de remettre ces dons du Saint-Père à M. O’Connell.

—Parmi les hommes influens de l’Irlande, qui prêtent leur appui à M. O’Connell, se distingue M. Thomas Steele, qui quoique protestant, croit ne pouvoir mieux utiliser la belle position que lui a faite la fortune, qu’en se vouant tout entier à seconder les efforts de M. O’Connell, pour affranchir l’Irlande, sous le rapport religieux et politique, du joug odieux que l’Angleterre fait peser sur elle. M. Thomas Steele jouit d’une très-grande popularité et ne signe jamais une lettre sans ajouter à son nom un titre dont il se fait gloire, celui d’être *O’Connell’s head, pacificator of Ireland*, que nous traduirons par premier lieutenant d’O’Connell, pour pacifier l’Irlande. Nous avons cru devoir donner ces détails sur M. Steele, avant de rapporter un incident fort remarquable du meeting des repealers tenu au commencement de septembre à Dublin. M. Thomas Steele, qui présidait cette réunion, y avait annoncé que, conformément au désir de M. O’Connell, il allait partir pour faire une tournée en province et rallumer l’ardeur de ses concitoyens pour la cause nationale.

“Mais avant de commencer ma mission, a déclaré M. Steele, je veux aller trouver le primat (catholique) de l’Irlande, M. Crolly, pour le prier de me donner sa bénédiction. Je regarde cette démarche comme le premier de mes devoirs avant d’entreprendre la mission qui m’est confiée.”

ESPAGNE.

—Aux attaques ouvertes contre la suprématie du Pape et sa juridiction en matière religieuse, semble succéder, en Espagne, une sourde et lente machination, qui tendrait à délier peu à peu les liens de respect et d’obéissance que la force ne peut briser. La presse religieuse de Madrid nous fait connaître une circulaire émanée du nouveau ministre de grâce et justice, et relative aux brevets de dispenses ou de grâces accordés par la chancellerie pontificale. Or, la *Gazette de Madrid*, organe des actes du gouvernement, a gardé le silence sur cette circulaire, qui se trouve dénoncée par une correspondance de Tarragone. Voici, du reste, quel en est le sens; elle est adressée à l’agent général des dispenses à Madrid :

“Le régent du royaume, de l’avis du tribunal suprême de justice, a jugé bon d’ordonner que dès ce moment, et jusqu’à nouvel ordre, on cesse d’adresser à Rome d’autres demandes que celles concernant les dispenses pour le mariage et de la pénitencerie, et cela non seulement dans les diocèses qui se trouvent *sede vacante*, mais aussi dans les autres qui ont un évêque propre et consacré. En même temps le régent trouve bon d’ordonner que V. S. fasse remettre dans les bureaux de mon ministère tous les brevets qui ont été obtenus avant cette prohibition et avec bonne foi de la part des impétrans, afin de résoudre à leur égard ce qui paraîtra raisonnable.”

On remarque avec raison que le sens littéral de cet ordre ferait remonter la perquisition des brevets pontificaux acco dès en Espagne jusqu’aux tems de St. Pierre; preuve évidente de la prudence, de la réflexion, de la maturité que l’on apporte en de semblables résolutions. Mais il y a ici quelque chose qui efface le ridicule : le gouvernement fait apporter devant un inquisiteur de l’autorité civile les brevets et dispenses accordés par la puissance spirituelle. S’il accorde encore à Rome le privilège des dispenses en matière de mariage

et de pénitence, il lui conteste toutes les autres, du moins les met-il en suspicion. Plus tard, les dispenses matrimoniales seront aussi suspectes, inutiles, odieuses, prohibées. Et cette usurpation se prépare dans l'ombre, parce que la clarté du soleil la dénoncerait à la nation encore jalouse de l'économie actuelle de son église. Le clergé n'ouvre les yeux sur les empiétements qu'après que l'invasion est consommée. Nous croyons à la fidélité, à la constance, au courage de l'Église d'Espagne : mais, certes, voici l'instant de prouver à toute la chrétienté qu'on n'obéit pas servilement à la tyrannie d'un pouvoir aussi odieux à la religion qu'à la nation.

PRUSSE.

—Le curateur de l'université de Bonn, M. Rechfuss, ayant signifié à Mgr l'archevêque de Cologne, coadjuteur de Cologne, défense de s'immiscer dans l'enseignement théologique de l'université, et ce prélat ayant recouru à ce sujet à Berlin, M. Rechfuss a été immédiatement révoqué de ses fonctions. Cette destitution est considérée par les catholiques, comme la meilleure garantie de la résolution prise en haut lieu de s'épargner à l'avenir les embarras qui ne peuvent manquer de naître de l'exercice de la suprématie politique sur les droits de l'église.

NOUVELLE-GRENADE.

—Le sénat et la chambre des représentants de la Nouvelle-Grenade ont décrété l'établissement de collèges et de résidences pour les ministres de la religion catholique dans les villes suivantes : Causandre, Andaquí, Mocoa, Goajira et Vareguas. Par un décret du 28 avril dernier, ces collèges et résidences doivent être confiés aux soins des PP. de la compagnie de JÉSUS. L'archevêque de Bogota a adressé une lettre au gouvernement, dans laquelle il exprime son extrême satisfaction au sujet de cet arrangement, et sa conviction que le choix des PP. de la compagnie de JÉSUS en assurera le succès. Le chargé d'affaires de la Nouvelle-Grenade à Londres a reçu des ordres pour aller en Italie et en d'autres pays de l'Europe faire les arrangements nécessaires avec le chef de l'ordre des Jésuites.

NOUVELLES POLITIQUES.

Nous empruntons à la Minerve les réflexions suivantes relatives à l'incendie du 7, et nous nous y associons de tout notre cœur.

Nous n'avons pu nous empêcher de remarquer, que malgré l'empressement et le zèle que déploient les pompiers et les citoyens, il paraissait manquer quelque chose à l'organisation. L'ordre et le sang froid qu'on doit toujours garder dans ces sortes d'occasions n'étaient pas généralement observés. La quantité de meubles de prix qui ont été brisés et pillés doit faire regretter aux citoyens, l'absence de l'ancienne société dite de protection, qui existait autrefois dans cette ville, et dont l'objet ne consistait qu'à sauver les meubles et les protéger contre le pillage. Nulle autre personne, que les membres de cette société, n'avait le droit d'entrer dans les maisons menacées d'incendie, et dont on voulait déranger les meubles. Nous ne pouvons nous empêcher de citer un fait arrivé ici il y a quelques années, qui prouve l'efficacité en faveur de cette association. Le feu éclata de nuit dans un magasin où se trouvait une quantité de miroirs et de bragues, le tout fut transporté hors de danger, sans qu'un seul article eût été brisé.

Il est donc urgent que les citoyens et les autorités prennent des mesures pour réorganiser cette association. Cette société, qui se composerait de citoyens recommandables, doit être tout à fait distincte de celle des pompiers, comme il doit exister aussi des sociétés pour les échelles, pour les échets.

Il nous paraît aussi bien étonnant, qu'on n'ait pas encore adopté le usage d'indiquer le lieu de l'incendie par le son de la cloche, ce qui est très important et très facile. Si le feu ne s'aperçoit pas de suite, les pompiers et les citoyens perdent beaucoup de temps à se demander dans quelle direction est l'incendie. De là vient que les secours n'arrivent que lorsque la maison est toute en flammes. Par exemple, voici un moyen qu'on pourrait adopter. Le tocsin pourrait se sonner de la manière accoutumée pendant quelques minutes, pour donner l'alarme ; ensuite, arrêter quelques secondes, et indiquer par le tintement, dans quelle direction on doit se diriger. La ville pourrait être divisée en deux ou en quatre quartiers, et tinter, par intervalle, un coup pour le quartier Est, deux pour le quartier Ouest, trois pour le faubourg St. Antoine, quatre pour le faubourg des Récollets, cinq pour le faubourg Ste. Anne, six pour le faubourg St. Laurent, sept pour le faubourg St. Louis et enfin, huit si le feu est dans le faubourg de Québec.

Par ce moyen, comme cela se pratique aux États-Unis, les secours des pompiers et des porteurs d'eau arriveraient plus promptement, et arrêteraient dans leur source bien des incendies dévastateurs.

FRANCE.

—Voici le mouvement des passagers entre la France et l'Angleterre du 2 au 8 septembre 1842 inclusivement.

Par Boulogne-sur-Mer, 1,606 passagers, 1 cheval, 11 voitures. Par Calais, 500 passagers, 1 cheval, 15 voitures.

On peut apprécier, jusqu'à un certain point, quelle extension a prise la navigation des paquebots à vapeur de l'État, par l'importante fourniture de charbon de terre qui suit :

Le 7 octobre, à une heure de l'après-midi, M. le directeur-général des postes procédera, en son hôtel, à l'adjudication de la fourniture énorme de 38,806,000 kilogr. de charbon de terre pour le chauffage des chaudières des susdits paquebots. La livraison de cette fourniture se fera comme il suit :

Pour Calais,	1,500,000 kil.
Pour Marseille,	13,100,000
Pour Malte,	9,200,000
Pour Syra,	600,000
Pour Athènes,	1,200,000
Pour Constantinople,	3,600,000
Pour Alexandrie,	9,600,000

Total, 38,000,000 kil.

—On assure que la paire aurait été offerte à M. Royer-Collard qui l'aurait refusé. On dit aussi que MM. Victor Hugo et Casimir Delavigne doivent faire partie de la prochaine tournée et que ces deux poètes n'imitent pas l'exemple que vient de leur donner l'illustre philosophe.

ALGÉRIE.

—Les Kabyles des environs de Bougie se sont toujours montrés les plus indisciplinés des indigènes de l'ex-régence d'Alger. Le 25 août, ils ont encore tenté sur cette ville un coup de main dans lequel ils ont éprouvé un échec complet, grâce aux dispositions prises par M. le chef de bataillon du Courthial, commandant la place. D'après le rapport adressé par ce dernier à M. le gouverneur de l'Algérie, l'ennemi aurait eu plus de cent hommes tués ou blessés ; mais, d'après les rapports verbaux de M. le lieutenant-général Négrier, les pertes éprouvées par les Kabyles dans cette journée seraient plus considérables. Du côté des Français, il y a eu quatre blessés, entre autres le lieutenant d'artillerie Carpentier, qui, bien que retenu au lit par la fièvre, a voulu diriger lui-même une expédition contre l'ennemi. La force des Kabyles était d'environ 5,000 hommes d'infanterie et 600 chevaux. Un blockaus a été attaqué par plus de huit cents hommes, et cette attaque a duré trois heures sans aucun succès contre les quelques militaires qui le défendaient. Les nouvelles des autres points de la régence continuent d'être satisfaisantes.

—On écrit d'Alger, le 5 septembre :

« Le bateau à vapeur le *Phare*, commandé par M. Fournichon, lieutenant de vaisseau, est parti le 3 pour Oran, ayant à bord M. le lieutenant-général de l'Algérie, ses aides-de-camp et officiers d'ordonnance, et quelques autres officiers. On nous annonce que le gouverneur va procéder à l'organisation de diverses tribus qui ont fait récemment leur soumission à la France, et à l'installation du nouveau bey de Mostaganem. Il est probable que M. Bugeaud profitera de son séjour dans l'ouest pour aller visiter les grands travaux que l'on exécute sur la route d'Oran à Tlemcen.

« Des personnes ordinaires ont bien informées annoncent que M. le gouverneur-général sera de retour à Alger vers la fin du mois, époque où les grandes opérations militaires doivent commencer. »

BAVIÈRE.

—On écrit de Salzbourg, le 5 septembre : Hier, à midi précis, la statue de Mozart a été solennellement inaugurée. Au moment où les vœux qui la couronnent, sont tombés, toutes les cloches ont été mises en branle, et 200 pièces d'artillerie ont tiré des salves, tandis qu'un corps de 600 musiciens militaires, en grand tonne, exécutaient des fanfares, auxquelles se mêlaient les cris de *houera!* de plus de 50,000 personnes.

« Parmi les illustres personnalités qui ont assisté à cette cérémonie, il faut citer au premier rang S. M. l'impératrice-mère et LL. MM. le roi et la reine de Bavière, avec trois de leurs enfants ; le prince Léopold et les princesses Holtegard et Alexandra. LL. MM. et LL. AA. RR. ont été venus exprès ici de Bressanogalen pour en être témoins, et elles sont reparties dans la soirée pour cette ville.

« A dix heures du soir, pendant que la statue de Mozart était illuminée avec des feux de Bengale, 3,000 artistes et *dilettanti* ont exécuté au pied du monument un hymne populaire (*walks hymne*) écrit pour la circonstance par M. le comte Ladislas Priker, archevêque d'Eslan (Hongrie), et mis en musique par M. le chevalier Neukomm. Comme le vénérable auteur de ce chant était retenu par une indisposition dans son logement, à l'hôtel de Saint-Pierre, tous les exécutants se sont rendus processionnellement, chacun tenant un fanfaron à la main, dans la cour de cet hôtel, et y ont fait entendre encore une fois l'hymne. M. de Priker leur en a fait exprimer sa reconnaissance par les deux chanoines et son secrétaire qui l'accompagnaient.

« Aujourd'hui, à midi, 2,800 artistes et *dilettanti* exécuteront dans la cathédrale le *Requiem* de Mozart.

« Jusqu'à ce moment le plus beau temps favorable la fête de Mozart, qui durera encore aujourd'hui, demain et après-demain. »

PRUSSE.

—Les nouvelles de Hambourg nous apprennent que la municipalité de cette ville vient d'arrêter la reconstruction des quartiers détruits par l'incendie du 8 mai. Ainsi l'on peut espérer de voir dans peu de temps renaître de ses cendres la partie de cette ville (puisque que le terrible désastre avait dévoré).

—M. Eugène Boré vient d'être nommé consul français à Jérusalem. Il est en ce moment à Bagdad et il ne se rendra à son poste qu'à la fin de l'année.

—Le *Journal de Smyrne* du 29 août parlait d'un conseil tenu à la Porte le 22, et d'une réunion d'ambassadeurs qui avait eu lieu le même jour au palais d'Angleterre, mais en ajoutant que rien de ce qui s'y était passé n'avait transpiré dans le public. Le journal maltais le *Portofoglio*, plus heureux, publie ce qui suit dans son numéro du 5 septembre ; le *post-scriptum* d'une lettre de Constantinople du 27 août.

« J'apprends à l'instant par des personnes qui sont généralement bien informées, que la Porte a consenti à accorder aux Maronites un prince chrétien qui sera choisi parmi les membres de la famille du vieux émir Béchir ; on assure que l'émir Emin sera nommé à cette charge. Les ambassadeurs de leur côté ont adhéré à ce que les Druses choisissent un chef parmi leurs schéïks. Le prince des Maronites et le chef de Druses *dépendront d'un pacha turc*. Le grand-visir et ses collègues étaient sur le point de perdre leur charge ; mais ce *mezzo termine* les maintiendra au pouvoir encore pour quelque temps.

Nous devons ajouter toutefois, dit le *Commerce*, qu'une lettre de Malte ne considère pas les affaires de Syrie comme terminées, et exprime au contraire la crainte que la lutte entre les chrétiens et les Druses ne devienne plus sérieuse. Des deux parts on a les armes à la main, et le sang peut couler d'un moment à l'autre.

PARLEMENT PROVINCIAL.

Lundi 10, l'Orateur reçut et lut à la chambre un message du Secrétaire en chef l'informant que si l'état des affaires le permettait, la chambre serait prorogée mercredi à une heure.

Le *Herald de Toronto* annonce que Mr. Lafontaine a été élu au 4^e riding d'York.

— Notre correspondance de Kingston du 9 ne fixe pas encore l'époque précise de la prorogation. L'on attendait que le comité sur le canal de Beauharnais eût fait son rapport. M. Killaly, président du bureau des travaux publics, est en jugement devant ce comité, pour avoir engagé l'exécutif à commencer les travaux du canal au sud du fleuve. *Gazette de Québec.*

Correspondance particulière de la Gazette de Québec.

Kingston, 7 octobre.

L'assemblée a été en séance aujourd'hui depuis 3 heures jusqu'à 8 heures du soir. Elle s'est principalement occupée du rapport sur les dépenses *contingentes* de la chambre. Des demandes d'augmentation de salaires aux officiers inférieurs et serviteurs de la chambre ont été généralement refusées, ainsi que la réclamation de l'intégralité de leur salaire par les écrivains qui en reçurent la moitié pendant la suspension de la constitution du Bas-Canada.

Il est arrivé un message du conseil législatif annonçant qu'il se désistait de son amendement au bill des traîneaux : de sorte que la suspension de l'ordonnance pour deux ans dans les districts de Québec, Gaspé, Lotbinière et Portneuf deviendra loi, et les gens pourront atteler leurs chevaux devant le milieu de la voiture dans le district de Montréal.

On pense que la prorogation aura lieu vers midi, à moins que le rapport sur le canal de Beauharnais ne la retarde. M. de KILLALY a pris son siège aujourd'hui.

Kingston, 9 octobre.

La séance de l'assemblée d'hier s'est prolongée jusqu'à 8 heures. Il n'y a pas été question d'affaires publiques de quelque importance, mais beaucoup d'affaires *privées*. Le même esprit qui grava le Haut-Canada d'une dette de près d'un million et demi de livres sterling, pour en changer plus tard le peuple du Bas-Canada ; le même esprit qui a surchargé les Canadas d'une dette additionnelle d'un million et demi, vit encore ici. La querelle hier au soir était au sujet du partage des dépouilles, et de la conduite du bureau des travaux publics. L'affaire a été remise à samedi prochain, avant lequel temps la chambre sera prorogée.

Le précédent établi par l'encouragement accordé M. Cremazie, de Québec, a été invoqué par le major Richardson, et lui aussi va obtenir un «encouragement» pour une histoire de la guerre de 1812, et beaucoup d'autres se préparent à profiter de la *libéralité* des membres à donner l'argent de leurs commettants pour *encourager* des individus avec qui ils peuvent être liés.

Le comité du canal de Beauharnais continue à siéger, et l'on dit que la législature ne sera pas prorogée avant que ce comité ait fait son rapport. Le conseil législatif a disposé de tous les bills qu'il avait devant lui, et l'assemblée aussi. Beaucoup de membres de cette dernière sont partis, et l'on croit que le conseil n'est pas en nombre compétent. On va maintenant se jeter sur les fonds contingents, dont le ministère permet à l'assemblée de disposer.

LA PAUVRE FILLE.

Au mois de mars 1822, je terminois mes études à l'université de T.... après avoir passé, je devrais dire perdu, quatre ans au service. Le désir de réparer ce temps si mal employé, et la ferme volonté d'être reçu bachelier avant la fin des cours de l'année, m'avait donné une telle ardeur pour l'étude que je tombai malade assez sérieusement au bout de trois mois. Mon médecin, qui était aussi mon ami, me retira tous mes livres et me mit au lait d'ânesse. Quelques semaines de ce régime furent suivies d'un si heureux résultat, qu'un peu de liberté me fut rendue ; de sorte qu'au lieu d'attendre ma tasse de lait dans mon lit, j'allais la chercher à une demi-lieue, et ces petites promenades de chaque jour me faisaient un bien et un plaisir extrêmes. La route qui menait de T.... au village de St.-Léonard était charmante, et ce village délicieux ; il s'élevait en amphithéâtre sur la pente d'une verte colline où serpentaient mille petits ruisseaux

qu'on entendait plutôt qu'on ne les voyait, tant ils étaient cachés dans l'herbe haute et touffue.

Chaque maison du village était isolée, et tellement perdue au milieu des arbres, qu'on ne la distinguait qu'à sa cheminée blanche, qui se détachait sur la verdure sombre des chênes et des marronniers. Tout en haut de la colline étaient l'église et le presbytère, sentinelles vigilantes qui semblaient protéger le modeste hameau. De la petite plate-forme sur laquelle ils étaient bâtis, on avait une vue délicieuse, une de ces vues qu'on croit regarder sans penser, et qui vous laissent cependant les yeux baignés de douces larmes. C'était d'abord le hameau, sa fraîche verdure, son calme, son absence de bruit, ses maisons voilées d'arbres, et j'oserais presque dire son air d'innocence ; puis après, la plaine, riche, bariolée, radieuse sous le soleil, et animée par l'industrie ; enfin, dans le lointain et se dessinant confusément dans l'ombre et la brume, la ville avec ses maisons noires, ses fumées, ses murmures vagues et tristes et ses clochers orgueilleux. Il y avait là toute une image de la vie, si douce et si pure dans l'enfance, si riante dans la jeunesse, et si pénible, si sombre, quand l'ambition et le désenchantement ont remplacé l'innocence de l'une et les illusions de l'autre.

Chaque matin je contempiais cet attachant tableau aux premiers rayons du soleil, et je n'en détournais mes regards que lorsque j'avais entendu le curé ouvrir, puis fermer la porte de son presbytère : alors j'allais à lui, je le joignais sur la plate-forme, et après avoir échangé quelques mots affectueux et polis, nous entrions ensemble dans l'église.

Le personnel d'une église de village, à l'exception des dimanches et des jours de fête, est toujours composé de même : ce sont quelques vieillards infirmes, de pauvres femmes en deuil qui ont demandé une messe de mort, et des enfans, à la fois trop faibles pour se livrer au travail et trop jeunes pour sentir la douleur, ce labour de l'âme qui demande la puissance de l'âge mûr ou du moins l'exaltation de l'adolescence.

Une seule personne faisait exception à cette règle commune dans l'église de Saint-Léonard : c'était une jeune fille que j'y voyais arriver chaque matin, conduisant ou pour mieux dire traînant et portant un enfant dont la taille annonçait une huitaine d'années, et qu'à ses mouvemens brusques et incomplets, ses cris rauques et sauvages, on reconnaissait promptement pour un idiot. Tous les jours la jeune fille arrivait par un des sentiers qui montaient du hameau à l'église, et ordinairement, avant même de la voir, j'entendais l'espèce de lutte qui se faisait entre elle et son triste fardeau. C'étaient, d'une part, des mots entrecoupés, des cris de colère, et de l'autre, des paroles souvent tendres, quelquefois fermes, jamais impatientes ; puis, quand ils étaient plus près de moi, je voyais la jeune fille, haletante, exténuée, tenant l'enfant dans ses bras, le couvrant de baisers pour le calmer, et lui, toujours irrité, donnait en échange de tant de soins et de caresses, des coups de pied et de poing qui retentissaient sur la poitrine et le dos de la pauvre victime.

Cette invariable scène se terminait ordinairement au pied d'une croix de pierre qui s'élevait près de l'église, et sur les marches de laquelle la jeune fille, mourant de fatigue, se laissait tomber à genoux ; alors une autre lutte, plus douce et non moins touchante, commençait : c'était celle de l'âme pieuse et forte qui veut enseigner, et de l'intelligence bornée qui ne peut comprendre. Aucune parole ne saurait peindre la douleur, l'anxiété de la jeune fille quand ses efforts étaient superflus, et son air de bonté quand, à force de peines, elle était parvenue à obtenir de la main de l'enfant un signe de croix, et de sa bouche ces mots qui sortaient entrecoupés par le bégnement : Mon Dieu, je vous aime. Un pareil spectacle m'avait attendri la première fois que je l'avais vu, et comme il se répétait chaque jour, j'avais fini par prendre l'intérêt le plus vif à ces deux êtres si malheureux, et surtout à celui qui donnait tant et recevait si peu.

Quelques fois, rencontrant la jeune fille au milieu de la montée et la voyant brisée de fatigue, je lui offrais de la soulager un instant du poids qui l'accablait ; mais elle me refusait toujours en disant : Merci, monsieur ; mon frère n'a que moi, je n'ai que lui, et il ne voudrait pas j'en suis sûre, recevoir de soins de personne.

Nos relations se bornèrent là, quelque désir que j'eusse de les rendre plus amicales. La jeune fille était toujours la même, polie, mais froide, point méfiante, point affectueuse, et montrant seulement d'une manière claire que l'isolement était son goût, et le dévouement son unique bonheur.

Sur ces entrefaites, mon père m'écrivit que, puisque ma santé exigeait des soins et du repos, je trouverais tout cela chez lui mieux qu'ailleurs, et qu'il voulait me voir. Je partis, et, au bout d'un mois, me sentant parfaitement remis, je revins à T....

Pendant cette absence, j'avais souvent pensé à la pauvre jeune fille, et le lendemain même de mon retour je pris le chemin de Saint-Léonard.

Quoique nous fussions au mois de juillet, la matinée était froide et pluvieuse, la campagne triste et déserte. Je gravis lentement la colline, dont les sentiers étaient glissants, et quand, arrivé au sommet, je me retournai pour voir ce paysage que j'aimais tant, je n'aperçus que des objets confus derrière un brouillard épais. Je gagnai la plate-forme; la jeune fille n'y était pas, et je n'entendis point dans l'allée étroite et couverte qui venait de chez elle les cris de l'idiot. Une inquiétude, vague d'abord, puis bientôt insurmontable, me saisit le cœur, et j'entraî dans l'église sous le poids d'une impression impossible à décrire.

L'aspect du saint lieu changea en certitude mes tristes pressentiments. La porte de la sacristie était ouverte, et dans l'enfoncement lumineux de cette petite pièce je distinguai le curé, qui passait par dessus sa tête vénérable et courbée par l'âge et la douleur, une chasuble noire; debout devant le maître-autel, le marguillier allumait d'autres cierges que ceux qui servaient aux basses messes de chaque jour. Des cris bien connus frappèrent mon oreille; c'étaient ceux de l'idiot; je l'aperçus accroupi contre l'extrémité étroite d'une bière couverte d'un drap mortuaire, et pleurant et riant à la fois: il jouait avec une couronne de roses blanches qu'il avait sans doute prise sur le cercueil ou qui en était tombée.

Elle n'était plus, la pauvre fille! Je m'agenouillai, et au même instant le prêtre s'avança de ce pas lent et solennel des serviteurs de Dieu: puis l'église se remplit comme aux jours des plus grandes fêtes, et l'office commença.

Je l'écoutai dans un recueillement doublé par la douleur, et quand il fut fini, je me levai pour suivre au cimetière les restes de celle dont j'avais si souvent admiré les vertus. Le curé m'aperçut comme il descendait de l'autel, et nos regards se comprimèrent si bien qu'il me dit: Monsieur, portez l'enfant.

Je le pris sans qu'il fit aucune résistance; quatre villageois soulevèrent cette bière, qui semblait l'égèrer comme si elle ne contenait que l'âme qui n'y était pas, et le convoi partit de l'église.

Je ne décrirai pas le reste de la cérémonie, qui fut courte, douloureuse et imposante par sa simplicité même. Quand tout fut fini, le curé s'approcha de moi, prit l'enfant dans ses bras, le remit dans ceux d'une vieille femme qui était là, et rentra dans l'église.

Je l'attendis au pied de cette croix où j'avais si souvent vu la pauvre fille; il revint bientôt et quoique nous n'eussions jamais eu ensemble que des rapports de politesse, nous nous embrassâmes en pleurant. Il rompit le premier le silence et me dit:—Vous êtes triste, monsieur; et cependant vous ne savez pas tout ce que je sais; vous n'avez qu'un épisode de cette vie qui a été toute sainte et toute sublime.

—Puis-je savoir le reste? lui demandai-je. J'en suis digne aussi, car je la regrette comme vous du fond du cœur.

—Sans doute, monsieur, vous le pouvez, et c'est même un devoir pour nous autres prêtres de proclamer des vertus dont l'exemple est si rare et si salutaire.

Nous nous assîmes sur les marches de la croix; la pluie continuait à tomber, nous n'y fîmes pas attention; le curé se recueillit, moins, j'en suis sûr, pour rassembler ses souvenirs que pour rassurer sa voix, et il commença en ces termes:—Vous voyez ce point blanc qui perce le brouillard à une demi-lieue d'ici? c'est le petit castel où Blanche de Bonneil est née, c'est là qu'elle a passé ses premières années. Jamais un rayon de bonheur n'a lui sur ce front si pur qu'une froide pierre recouvre maintenant! Fille unique d'une mère vertueuse comme elle, destinée à une aisance où elle aurait puisé des trésors pour les pauvres, elle a vu, dès qu'elle a pu sentir, et les ames tristes et pieuses sentent de bonne heure, elle a vu, dis-je, sa mère, qu'elle adorait, mourir lentement, consumée par le chagrin que lui causait un mari impie, dissipateur et débauché.

Restée seule avec ce père si peu digne d'elle, elle a continué la longue agonie morale et la sublime résignation de sa mère; cet homme, dont je voudrais pouvoir parler avec modération, parce que j'es père que Dieu lui a pardonné, méconnaissant les vertus de sa fille comme il avait méconnu celles de sa compagne, continua, sans respect pour l'innocence de son enfant, sa honteuse et coupable vie! Une étrangère, qui n'était pas même une belle-mère, s'empara de son esprit et régna sans partage dans cette maison qui était à Blanche, puisqu'elle avait appartenu à sa mère! La charité chrétienne me défend, monsieur, de vous dire tout ce que la pauvre enfant a eu à souffrir de ces deux êtres, dont l'un aurait dû la chérir et l'autre la respecter. Quatre années s'écoulèrent ainsi, sans remords des persécuteurs, sans murmures de la victime. Le baron de Bonneil tomba malade, et, ses souffrances se prolongeant, l'étrangère qui le

voyait mourir et le savait ruiné, le quitta emportant tout ce qu'elle n'avait pu dilapider, et lui laissant pour tout souvenir le pauvre idiot que vous connaissez.

Ce fut alors que Blanche, de résignée qu'elle avait été jusqu'à ce moment-là, devint sublime! Elle veilla son père jour et nuit, le réconcilia avec Dieu, avec les hommes, avec lui-même, et quand elle le perdit, elle eut la consolation de penser qu'il était allé rejoindre sa mère dans le sein de Dieu. Puis elle vendit ses terres, son manoir, tout ce qui était à elle et qu'on avait dissipé sans elle; paya des dettes qui n'étaient pas les siennes, et pauvre sans fierté comme sans humilité, elle vint s'établir dans ce village, où elle était connue et aimée. Elle avait alors vingt ans; elle était belle selon Dieu et selon les hommes, car son âme était pure et sa figure charmante.

Un jeune homme, appartenant à une famille riche du pays, la vit et l'aima; elle partagea son amour, parce qu'il était honnête; je n'y intéressai, je parlai aux parents, et le mariage fut arrêté.

Blanche allait donc être heureuse! moi-même je jouissais de l'ivresse si naturelle de cette ame qui n'avait jamais connu le bonheur; le jour de la cérémonie était fixé, je l'attendais avec une impatience toute paternelle, quand un matin j'entends brusquement ouvrir la porte du presbytère, et je vois entrer Blanche. Elle était pâle comme une statue; ses yeux, ordinairement si doux, exprimaient l'indignation! Tremblante, elle s'assit, et avant que j'eusse le tems de l'interroger, elle s'écria:—Savez-vous ce qu'ils veulent? monsieur le curé, de quel prix ils prétendent me faire payer ce qu'ils appellent l'honneur d'entrer dans leur famille? Vous ne devinez pas je le vois, parce que vous avez une âme noble et généreuse; eh bien! il disent que l'enfant de mon père n'est pas mon frère, demandent que je le place dans un hospice!

Je fus indigné comme elle, mais je cherchai à la calmer; tout ce que je pus faire, ce fut d'obtenir le pardon des coupables; quant au mariage, elle ne voulait plus en entendre parler.

La famille fut désolée, et vint à son tour me trouver, promettant de faire tout ce que Blanche voudrait. Je crus qu'à cette condition elle reviendrait de sa résolution, et je la priai de passer sur-le-champ au presbytère.

Elle arriva tenant son frère dans ses bras, comme vous l'avez vu si souvent; il semblait qu'il y eût quelque chose de convulsif dans la manière dont elle étreignait l'enfant, comme si elle sentait qu'elle n'avait que cette arme pour soutenir la lutte qu'elle prévoyait. Je pris à l'instant la parole, et je dis tout ce que ma position de pasteur et d'ami me commandait. La famille se joignit à moi; son futur tomba à ses pieds, tous pleurèrent, tous promirent, Blanche pleura aussi, mais elle fut inflexible.

—Tout rompu, rompu! dit-elle. Je veux bien vous pardonner et vous croire sincères aujourd'hui; mais après ce qui s'est passé, qui me répondra que vous le serez demain, que vous le serez toujours? Une fois mariée, je ne serai plus maîtresse de mes actions; si vous exigez que je me sépare de mon frère, aurai-je la force de vous résister? Si vous permettez que je le garde, ne dois-je pas croire maintenant que vous le rendrez malheureux? Je veux être libre de n'avoir de devoir à remplir qu'envers lui; je ne me marierai pas.

Et elle sortit majestueuse, digne et calme comme elle était entrée, emportant l'idiot qui la frappait plus fort que jamais.

Ce fut le dernier coup pour cette ame noble et sensible! Assez forte pour briser son bonheur, elle ne le fut pas assez pour vivre sans lui! Vous l'avez vu décliner, je l'ai vu mourir, vous en savez maintenant autant que moi.

Il se leva, je me levai aussi, nous nous serrâmes la main en silence; il prit le chemin du presbytère, moi celui de cette colline que je ne devais plus remonter, et je revins à T..., me promettant d'écrire un jour l'histoire de la pauvre fille. Marquis de Fombas.

A VENDRE

A CE BUREAU 75 exemplaires des ANNALES DE L'ARCHICONGRÈGE DU TRÈS SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE, publiées à Paris à un schelling le cahier.

AVIS A MM. DU CLERGE.

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur d'informer les MESSIEURS DU CLERGE, qu'il reçoit à l'instant les EFFETS D'ÉGLISES qu'il attendait depuis le printemps, qui consistent en un bel assortiment de Chandelières et Croix pour autels, Calices, Ciboires, Ostensoirs, Barettes, Porte-Dieu, Ampoules, Bénitiers, Cartons d'autels, Encensoirs et autres articles de ce genre; et aussi un bel assortiment de Draps d'or et d'argent, Callons d'or et d'argent, et de différentes dimensions.

Montréal, 11 août 1842.

JOSÉPH ROY.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTRÉAL:
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUB ST. DENIS.